



# Une mort si peu naturelle

Certains avaient cru à la thèse du suicide. De toute évidence, il n'en est rien. Marie-Roger Biloa était aux obsèques à Lomé

**L**a foule des amis et connaissances rassemblés pour la veillée funèbre n'aura pas pu voir, une dernière fois comme il est d'usage, le visage du défunt. Sa famille ne l'a pas souhaité. Alors, ce fut devant un cer-

cueil hermétique, installé dans la grande salle de la paroisse Saint-Antoine de Padoue à Lomé que l'on s'est incliné, le 12 septembre dernier, pour prendre congé d'un homme hors du commun dont la mort a bouleversé les habi-

tants de la capitale togolaise – et bien au-delà. Dans une église pleine à craquer, lors du service religieux qui a suivi, la tension était perceptible lorsque, devant un aréopage impressionnant d'officiels, Ayaovi Agbobli a rompu avec les allocutions consensuelles qui l'ont précédé, en déclarant d'emblée qu'il allait délivrer « un message de combat ». Puis il a parlé de son père, Joachim Atsutse Kokouvi Agbobli, dans sa dimension essentielle de militant de la cause africaine – et plus spécifiquement de la cause noire ; il a évoqué le collégien au nationalisme précoce, celui qui écrivait dans une rédaction qu'il voulait devenir président de la République pour libérer son pays du joug étranger et bouter dehors les colons français, une audace qui lui valut une belle fessée à l'école des Blancs. C'était avant l'indépendance du Togo. Le fils a situé l'engagement du père dans la lignée de Kwame Nkrumah et de Thomas Sankara. Puis il a rappelé sa mort suspecte et la détermination de sa famille à agir pour la manifestation de la vérité. Dans la lourdeur omniprésente des cérémonies religieuses (quatre messes interminables en deux jours), l'émotion a fait irruption au village d'Adeta, le fief familial où se sont poursuivies les funérailles. Succédant à des orateurs qui citaient doctement Alfred de Musset, Malherbe et Alfred de Vigny devant le cercueil exposé, Edem Kodjo a eu des mots justes pour un « grand homme », un « homme intègre », un « patriote incomparable », qui avait le « souci permanent de la vérité » et qui part alors que « le combat pour la promotion de l'homme



Veuve devant effigie

noir n'est pas fini ». Pour Edem Kodjo, ancien Premier ministre, ancien Secrétaire général de l'OUA, c'était la première fois qu'il prononçait un éloge funèbre. Il lui était certes arrivé d'en écrire, comme pour Thomas Sankara ou plus récemment pour Aimé Césaire. Mais il n'aurait jamais pensé avoir à accomplir ce devoir pour son « jeune frère ». De quelques années son aîné, dira-t-il d'une voie émue, il ne s'attendait nullement à cette inversion des rôles. Deux jours avant sa mort, « Joachim » lui avait rendu visite et, en le raccompagnant, ils avaient beaucoup ri. La perte d'un témoin aussi fidèle et attachant, d'un adepte qu'il avait recruté à l'OUA et que la vie et la politique n'avaient pas réussi à séparer, malgré quelques « querelles d'amoureux », sera une blessure indélébile.

Mais Edem Kodjo n'a pas totalement éludé la question qui hante les esprits. « Tu pars dans des circonstances vraiment troubles », a-t-il conclu, s'adressant au défunt. C'est bien le moins qu'il pouvait dire. Le curé se fera plus explicite : « Ce qu'on a voulu cacher sera révélé à la lumière ». Une prophétie qui fait écho aux cris de colère de la foule lorsque le cortège funéraire a traversé le village, quelques heures plus tôt : « Mort à ceux qui l'ont tué ! Dieu est là pour tous ! »

### Que veut-on cacher ? et qui ?

Il a suffi de mettre les pieds à Lomé pour que s'effondre la première version de la mort par « noyade » d'Agbogli, version promptement diffusée sur les antennes par les autorités togolaises par la voix du ministre de l'Intérieur, trois jours après la découverte de son corps gisant sans vie sur la plage de la ville. C'était le 15 août. L'historien, journaliste et président d'un parti politique avait 67 ans.

Adieu Atsutsé !  
À la mémoire d'Atsutsé Agbobli, en ce jour de son enterrement.

À l'heure où,  
Pour l'éternité,  
L'on recouvre ton corps de terre,  
Laisse-moi adjoindre aux dernières  
pelletées  
Ces mots arrachés au plus profond  
de mon être.

Toute existence se tisse de jours et  
de nuits ;  
La tienne n'échappa pas à la règle,  
Mais tes nuits  
— Ô de fort belle manière —  
Furent plus lumineuses que les  
jours de bien d'autres.

Tu voulais,  
Contre vents de sollicitations  
Et marées de dérisions,  
Garder à ton verbe sonore et  
dérangeant  
L'intransigeance d'une conviction,  
La vaillance d'une vie de combat.

Les reptiles,  
Bêtes incapables de toute  
élévation,  
Se vautrent dans des marécages  
putrides ;  
Tu préféreras t'abreuver  
— Que de courage il te fallut ! —  
À la source rare mais limpide de la  
montagne.

Aujourd'hui,  
Tu n'es plus,  
Mais toi au moins tu auras vécu.  
Non pas de rapines comme un  
chien sauvage  
Ni d'indignités comme une âme  
damnée,  
Mais de folle et noble espérance :  
L'espérance en une Afrique moins  
tourmentée.

Adieu Atsutsé !

Paris, le 13 septembre 2008  
Léon Amégan

Edem Kodjo



Les conclusions pour le moins hâtives du gouvernement togolais ont tout de même trouvé un certain écho auprès de ceux qui connaissaient les problèmes d'intendance qui préoccupaient profondément le défunt, et qui tournaient essentiellement autour du financement de son journal « Afric'Hebdo » et son parti politique, le MODENA, à quoi s'ajoutaient des soucis de santé. Mais comme le fera remarquer un de ses amis vivant sous la menace constante d'un assassinat par les sbires du régime, « les problèmes, même sérieux, ne

sont pas une cause automatique de suicide ! Il n'y aurait plus grand monde au Togo ! » Les faits ont entériné cette philosophie : l'autopsie rendue publique le 18 août par le Procureur de la République Robert Baoubadi exclut formellement la noyade - pour favoriser la thèse de « l'intoxication médicamenteuse ». Un peu trop simple.

Tout commence le 13 août au matin. Atsutsè Kokouvi Agbobli (AKA), dont l'épouse est ambassadeur d'Angola en Pologne, partage sa résidence de Lomé avec sa fille Muriel, chiru-



## Le « Message de Combat » de son fils Ayaovi Agbobli Lors de la veillée funèbre

Chers frères et sœurs du Togo, d'Afrique et d'ailleurs,

Permettez-moi tout d'abord de vous remercier de votre présence si nombreuse à nos côtés en ces difficiles moments.

Au nom de l'ensemble de notre famille, je tiens à vous exprimer notre profonde gratitude pour vos témoignages de soutien, d'affection et d'encouragement sans cesse renouvelés.

Bien plus que l'oraison funèbre de notre père, c'est un message de combat que je suis venu vous délivrer.

Tous ceux qui l'ont bien connu se souviennent qu'Atsutsè Kokouvi Agbobli avait coutume de dire que « la vie est un combat ».

Héritier d'une lignée d'irréductibles et de nationalistes togolais, il n'eut de cesse de mener, tout au long de sa vie, un combat pour la liberté et l'émancipation des peuples togolais et africains.

Des bancs du Collège Saint-Joseph de Lomé à ceux de la Sorbonne en passant par la faculté d'histoire de Poitiers et Sciences Po, il a été de toutes les luttes de la jeunesse africaine de son temps et a très tôt appris ce qu'il pouvait en coûter d'être un militant noir et panafricain.

Les anecdotes à ce sujet sont légions, mais une d'entre elles

symbolise plus qu'aucune autre la précocité et la plénitude de son engagement. Répondant, en classe de 3ème, à la question du père français Sprunck sur ses projets professionnels futurs, il déclara qu'« il souhaitait devenir président des Etats-Unis d'Afrique pour chasser les Blancs hors du continent africain ». Ce jour-là, je crois qu'il comprit combien la cravache de l'homme blanc pouvait faire très mal.

Mais rien ni personne n'aurait pu le faire dévier de ce chemin parsemé d'embûches pour l'affirmation du peuple noir. Ni les affres de l'exil des années 1970 et 1980 ni son retour au pays au début des années 1990 n'ont changé d'un iota son idéal et son projet panafricain.

Il voulait un continent noir industriel et prospère jouant à armes égales avec les autres et, pour cela, il n'hésitait pas à livrer une guerre sans merci contre les puissances extérieures dominatrices alliées aux forces réactionnaires africaines dans un but de sujétion des populations et d'accaparement des immenses richesses de notre continent.

Nombreux sont ceux qui lui martelaient l'inanité de son combat dans un monde où, selon ses propres mots, « les ambitions personnelles et claniques ont trop souvent tendance à prendre le dessus sur les ambitions collectives de développement national et continental ».

Mais pour lui ce combat n'était pas uniquement le sien. Il devait être celui de tous et en particulier des jeunes générations. Sa porte était toujours ouverte aux jeunes et aux moins jeunes avides de partager avec lui ses connaissances éclectiques sur l'Afrique et le monde. A l'évidence, le savoir s'entendait pour lui comme la transmission d'une mémoire.

Atsutsè Kokouvi Agbobli est mort au champ d'honneur et entre aujourd'hui par la grande porte au Panthéon des révolutionnaires et nationalistes africains aux côtés d'illustres combattants comme Thomas Sankara et Jonas Savimbi.

Avec eux, je suis sûr qu'il continue de mener une lutte féroce contre les tenants de la réaction qui l'ont précédé dans l'au-delà.

Son corps n'est plus, mais ses idées demeurent. Elles sont à jamais inscrites aux patrimoines togolais et africain. Libre à chacun de les méditer et de se les approprier dans l'esprit qui était le sien : un esprit d'ouverture et de dialogue.

La dernière page du livre de sa vie a été écrite à l'encre de sang. Preuve, s'il en est encore besoin, que plus que jamais le combat continue... pour la vérité, la justice et surtout pour l'Afrique.

Je vous remercie.



gienne-dentiste récemment rentrée de France. La nuit a été difficile car Muriel, elle-même un peu grippée, entend son père vomir dans la salle de bain. On apprendra par la suite qu'il a envoyé la veille un SMS à sa femme Lizeth, alors en mission à Washington, lui disant : « Je suis souffrant ». A priori pas de quoi s'alarmer outre mesure, car AKA sort de la maison le matin, comme d'habitude, pour vaquer à ses occupations. Il rend visite à un homme politique, M. Djondo, ancien ministre d'Eyadéma, puis se rend à la rédaction de son journal où ses collaborateurs ne remarquent rien d'anormal, avant d'aller à la Clinique de son médecin Moïse Fiadjoe. Voilà pour les faits avérés.

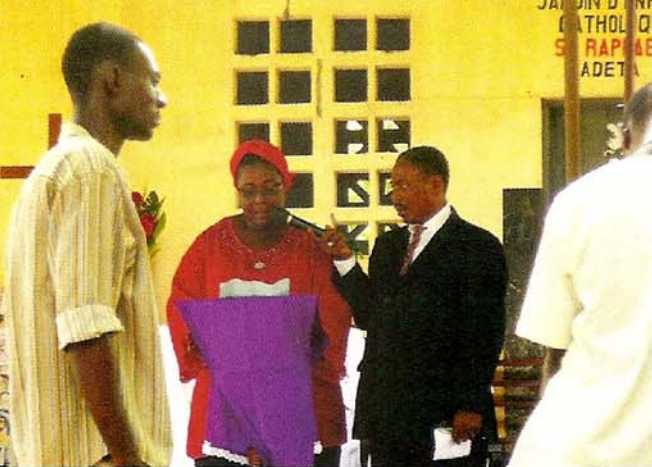
Le médecin déclarera ensuite que son patient, atteint de diabète et souffrant d'hypertension, lui a signalé avoir ingurgité en quantité excessive des médicaments dont il fournit une liste détaillée. Tentative de suicide ? Rien dans les indications du Dr Fiadjoe ne le suggère, alors qu'il devrait le savoir si c'était le cas. En outre, aux dires de la famille d'AKA, la complexité de

son traitement et la multiplicité des cachets à prendre plusieurs fois par jour l'ont déjà conduit à des erreurs de dosage ou à des doubles prises par étourderie ; parfois aussi, croyant en accélérer les effets, il lui est aussi arrivé d'augmenter dangereusement le nombre de comprimés avalés. Toujours est-il que le Dr Fiadjoe décide de le garder à la clinique et de procéder à deux lavements de l'estomac, en début d'après-midi. Ce n'est que le soir que sa fille

AKA au Village

Levée de corps église Saint Antoine





Ameganvi hommage parti politique

Agbobli, pour lui servir l'histoire suivante : Vers 4 h du matin, AKA l'aurait joint par téléphone à son domicile pour lui demander de venir le chercher. Devant ses réticences, sa femme l'aurait encouragé à obéir à son patron. Il aurait donc récupéré AKA à la clinique, non pas pour le ramener à la maison, mais vers l'hôtel Palm Beach où il aurait eu un rendez-vous. Il y serait rentré pour en ressortir quelques minutes après, indiquant que c'était plutôt à l'hôtel Sarakawa. Quelques centaines de



Procession villageoise

mètres avant d'y arriver, il aurait demandé à faire le reste de la distance à pied et renvoyé le chauffeur l'attendre à la maison.

S'il l'a fait, cela lui a apparemment pris beaucoup de temps : le chauffeur n'est apparu à la résidence familiale des Agbobli que plus de trois heures après les

faits relatés.

Toujours est-il que son récit déclenche plusieurs actions. Nous sommes le 14 août au matin. Paul Agbobli et une des sœurs, Leonie, partent avec le chauffeur vers l'endroit où il aurait déposé AKA pour la dernière fois. Rejoints par des connaissances et des badauds, ils inspectent minutieusement la plage dans ses moindres recoins, se relayant jusqu'à la tombée de la nuit. Pas de corps en vue. Une brigade nautique fouillera également les alentours. Sans plus de succès.



Muriel apprendra par le chauffeur qu'AKA est hospitalisé. Elle prépare quelques effets personnels qu'elle remet au même chauffeur. C'est au petit matin que ce dernier contacte le frère d'AKA, Paul

Gnassingbé, président de la République, qui s'adresse à un membre du bureau politique de son parti le RPT. Il dit avoir appris que la disparition inquiétante de son frère et assure que le gouvernement fera tout son possible pour le retrouver. Puis il tient des propos surprenants : il présente ses condoléances « *par avance* » pour le cas où l'on retrouverait AKA mort... Le même Faure rappellera en fin de matinée pour annoncer que le cadavre a été effectivement retrouvé. Où ? Sur la plage même que des escouades de gens ont fouillé en long et en large la veille... Il aurait été retrouvé par un pêcheur...

Quand les membres de la famille accourent à nouveau vers cette plage, la police est sur les lieux. Il est environ midi et demi. Léonie Agbobli est choquée par la vision du corps totalement dénudé de son frère qui ne porte plus que des chaussures dans lesquelles les chaussettes tirebouchonnent. Il a les yeux effroyablement exorbités et injectés de sang. Une expression d'horreur ou de terreur se dégage de son visage déformé par une grimace. Un filet de sang sort de sa bouche et une blessure sur le front présente une large tache de sang. Léonie trouve le corps étonnamment souple, comme si la mort était toute récente. Le rapport du médecin militaire chargé de constater le décès sur les lieux où est retrouvé le corps le fera effectivement remonter à « 6 à 8 heures ». Soit un écart de 24 heures avec le moment où le chauffeur l'aurait déposé à la plage. C'est par pur hasard que Ayaovi Agbobli, fils du défunt, prend connaissance de ce tout premier rapport. Par la suite, la justice togolaise s'appliquera à reculer la mort dans le temps, pour la rapprocher du moment officiel de sa disparition.

Autre fait étrange, le chauffeur, Ayaovi Ames, en ramenant la voiture à la maison d'AKA, « découvre » devant Muriel, la fille, que le disparu a laissé dans la pochette du siège arrière son téléphone portable, son portefeuille – et ses lunettes. Ainsi, AKA, qui est myope comme une taupe, serait sorti de la voiture de lui-même à 4 heures du matin, aurait congédié le chauffeur pour se rendre à un rendez-vous – à l'aveuglette... Le chauffeur, qui était au service de la famille depuis 14 ans, partageant les repas à la même table, a été publiquement interpellé dans un journal par Muriel Agbobli. La thèse de la noyade ayant été balayée, les autorités togolaises veulent désormais accréditer



diter celle de « l'intoxication médicamenteuse », également sujette à caution. Le Dr Fiadjoe, qui a fait subir deux lavements à AKA, qui avait déjà abondamment vomé le matin en se levant, a déclaré avoir ensuite effectué un contrôle sanguin pour constater que son patient était hors de danger.

Une multitude d'autres détails troublants sont tenus secrets par la famille pour les besoins d'une enquête indépendante.

Reste la question du motif. Grand imprécateur devant l'Éternel, AKA fustigeait les nombreuses dérives d'un régime qui s'est imposé par un mémorable bain de sang resté impuni. Un millier de Togolais avaient été froidement massacrés pendant la mascarade électorale de 2005 et plusieurs autres milliers contraints à l'exil au Bénin et au Ghana voisins. Sur fond de rivalités mortelles entre Faure Gnassingbé et son demi-frère Kpatcha, un matamore qui se croit mieux qualifié pour le pouvoir, la corruption et le népotisme tribal se sont développés au galop. De manière spectaculaire, le clan Gnassingbé a mis la main sur les entités les plus lucratives du pays pour un pillage qui a changé de dimension depuis Eyadema père. La coopération ayant été arrêtée avec des bailleurs de fonds aussi importants que l'Union européenne, le pouvoir d'achat des Togolais s'est dramatiquement effondré et les infrastructures publiques sont dans un piteux état. La reprise officielle des relations avec Bruxelles, actuellement en cours, survient dans un pays sinistré. Au sein des partisans du régime, la course aux affaires rentables s'est transformé

en foire d'empoigne au détriment de la collectivité nationale.

Toutes les hypothèses exprimées dans les milieux politiques remontent donc aux agissements des « cercles du pouvoir ». De toute évidence, AKA gênait certains plus que d'habitude. Sans doute est-il tombé sur des magouilles explosives (trafic de drogue ?) impliquant des caciques du régime. Un membre de sa famille dit l'avoir « prévenu » et ne peut s'empêcher de faire une comparaison avec Tavio Amarin, jeune et fougueux militant des droits de l'homme et de la démocratie, qui « n'écoutait pas les conseils » et qui fut assassiné en plein jour à Lomé en 1992. Il est devenu une idole pour les jeunes, un martyr dont le meurtre est resté impuni.

C'est le spectre de cette impunité qui anime les amis et la famille de AKA dans leur quête de la vérité. Après la première autopsie controversée, une autre, demandée par les parents, a été réalisée par le Dr Nizam Peerwani, un médecin légiste international qui a accompli des missions pour l'ONU. Les résultats sont attendus courant octobre. ■

Famille Agbobli église Lomé



La veuve Lizeth Satumbo